

> ENGAGEMENT

De la femme de tête à la dame de cœur

Martine Roussel-Adam a quitté le monde de l'entreprise pour se consacrer à la cause des enfants en difficulté. Et combler ainsi le désir de sa prime jeunesse.

Qui a dit que les rêves d'enfant étaient destinés à ne jamais se réaliser ? Si certaines personnes y parviennent sans tarder,

d'autres font d'abord un détour, avant de se laisser ramener sur ce chemin d'enfance enfoui sous des stratèges d'obligations et de contraintes.

Savoir tendre l'oreille pour entendre sa propre voix intérieure, se laisser guider par elle et finalement lâcher prise, c'est précisément ce qui est arrivé à Martine Roussel-Adam. À l'approche de la cinquantaine, cette femme d'affaires à qui tout réussit, gérant deux entreprises, tout en ayant élevé trois enfants, ressent un manque, une insatisfaction. Sans vraiment l'avoir vu venir, elle se retrouve en quête de sens. Nous sommes au début des années 2000. Certes, son expérience managériale en tant que femme portait en gestation la réorientation future de sa vie. « *Dans le management au féminin existe en effet un plus grand respect de l'individu, avec la prise en compte que les différences entre homme et femme ne s'opposent pas mais, au contraire, se complètent parfaitement* », estime-t-elle. Une

approche des relations humaines déjà très élocuente.

Mais sa conversion de chef d'entreprise en dirigeante d'une association consacrée à la cause des enfants vient d'ailleurs. Elle résulte de deux facteurs principaux : une vocation contrariée et une rencontre exceptionnelle.

La première, c'est la médecine humanitaire. Petite, Martine s'est nourrie des récits du Dr Schweitzer. À 12 ans, le rêve qu'elle partage avec une amie est d'aller sauver les petits enfants d'Afrique. Celle-ci est

“ **Tout ce qui n'est pas donné est perdu.** ”

devenue pédiatre, tandis que Martine s'est orientée vers des études de droit, conformément aux vœux de son père, abandonnant le projet de devenir médecin sans frontières.

Elle se voyait bien juge pour enfants, mais le mariage et l'arrivée rapide d'un premier enfant l'obligent très vite à gagner sa vie. Elle entre dans un cabinet de courtage d'assurances et développe un système pour rendre des informations juridiques accessibles au plus grand nombre. De fil

en aiguille, elle monte une entreprise, puis deux, de plateformes d'informations et de conseils par téléphone, en partenariat avec des groupes de presse.

Malgré les années qui passent, Martine garde en tête l'idée de faire quelque chose pour les enfants. Elle fera alors une rencontre décisive. Alors qu'elle s'ouvre à une amie de son désir de « *réaliser quelque chose d'autre* », celle-ci lui met en main un livre : *Tout ce qui n'est pas donné est perdu*. Son auteur, le père Ceyrac, est un jésuite qui vit en Inde depuis plus de quarante ans. « *J'ai commencé ce livre et je ne l'ai plus lâché* », se souvient Martine.

Puis elle rencontre son auteur au cours d'un dîner. « *C'était comme si j'attendais cela depuis très longtemps. Il parlait de la dignité des pauvres et avait l'art de faire ressortir la beauté en chacun.* » Tout naturellement, elle sort son chèque. Mais le père Ceyrac refuse et l'invite à venir en Inde : « *Vous allez m'aider, lui dit-il, je sais que vous trouverez comment.* ». Cette confiance la touche profondément. Femme hyper-organisée, Martine se laisse mousculer, embarquer par un vieux monsieur de 86 ans. Elle pour qui l'Inde n'était jusqu'à présent qu'un repère pour doux rêveurs ou soixante-huitards attardés – à l'opposé d'elle-même – change ses projets de vacances. Elle mettra le cap sur Madras dès le mois d'août.



S. LE GLEZIO / S.C.

« Nous avons passé trois semaines avec lui. Il nous emmenait tous les jours visiter des centres pour les plus démunis, des bidonvilles, des lieux touristiques aussi. J'ai eu une chance exceptionnelle. » Elle apprend également ce qui distingue les philosophies occidentale et indienne. Et leur questionnement spirituel : « *En Occident, nous nous demandons si Dieu existe ; en Inde, on se demande si l'homme existe* », observe-t-elle. Puis elle fait une expérience fondatrice lors de la visite d'un centre à Madras. « *Dans une pièce minuscule se trouvaient entassés une cinquantaine d'écoliers en train de réciter leurs leçons. J'ai demandé*

au père Ceyrac où vivaient ces enfants. "Ici", m'a-t-il répondu, les larmes aux yeux. »

Martine rentre en France et, une nuit, fait un rêve. « *C'était un lieu où jouaient des enfants pauvres, et le Dr Schweitzer était là.* » Elle se réveille – il est trois heures du matin – avec la certitude d'avoir trouvé quoi faire. Elle attend six heures du matin pour appeler le père Ceyrac et lui annoncer son idée : un centre de vacances pour enfants démunis. Enthousiaste, celui-ci se charge de trouver un lieu, tandis que Martine lèvera des fonds. Voilà comment Martine Roussel-Adam a entamé une nouvelle vie, décidant de mettre ses compétences

de femme d'entreprise au service de la cause des enfants. « *On fait beaucoup pour le bien-être matériel des enfants, mais leur permettre de vivre des moments de joie et de bonheur les fortifie pour longtemps.* » Ce qu'elle veut, c'est pouvoir « *donner une chance à chaque enfant, à chaque jeune de trouver une place dans la société, en s'appuyant sur la partie valide, au sens physique ou psychique, de son être* ».

“Chemins d'enfances”. Cette volonté, qui ne lâche pas Martine depuis dix ans, la conduira en 2005 à vendre ses entreprises et à mettre une partie de cet argent et ses compétences au service d'un monde plus juste. Elle a créé “Chemins d'enfances”, une association qui soutient financièrement les initiatives favorisant l'épanouissement des enfants en difficulté. Elle vient de publier un ouvrage, *Les jardiniers de l'âme* (1), qui recense une dizaine de ces initiatives dans le monde, susceptibles d'être reproduites.

Et surtout, cette femme de tête, devenue dame de cœur, entend bien faire passer le message essentiel aujourd'hui dans une société devenue « *hyper-individualiste* » : « *Nous devons comprendre que l'empathie est indispensable au monde dans lequel nous vivons. Il faut savoir reconnaître l'autre et ses capacités, il faut reconnaître et accepter les différences et aussi changer de valeurs dans l'entreprise.* »

Forte de ces convictions nouvelles, Martine Roussel-Adam est aussi devenue l'une des meilleures ambassadrices de l'entrepreneuriat social, vers lequel doit tendre, elle en est convaincue, l'économie de demain.

Catherine Rebuffel

(1) . Éd. JC Lattès, 343 p., 19 euros.

« En Occident, nous nous demandons si Dieu existe ; en Inde, on se demande si l'homme existe. »